

ON S'ABONNE :

À Lyon,

AU BUREAU

DE LA

CONSERVATION DES AFFICHES

À Paris,

Chez LEJOLIVET et C^{ie},

24, rue N.-D. des Victoires.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS



PRIX

L'ABONNEMENT :

Lyon,

Un an . . . 12 fr.

Six mois . . . 6 fr.

1 franc de plus par trimestre, pour l'étranger.

Ecrire franco.

L'ENTR'ACTE paraît régulièrement tous les Dimanches

Journal des Théâtres et des Salons.

LES BUREAUX DE L'ENTR'ACTE SONT RUE DE LA PRÉFECTURE, 3, PRÈS LE QUAI.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX A LA FRANCE MUSICALE, JOURNAL DE PARIS.

REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, le 3 Septembre 1853.

GRAND-THÉÂTRE.

La Compagnie italienne a clôturé d'une manière brillante la série de ses représentations; *Linda di Chamouni* par M^{me} de Lagrange et le 3^{me} acte du *Barbier de Séville*, la leçon de chant. *Linda* a été joué et chanté admirablement par Calzolari, Gnone, Rossi, Gaspani; dire combien de fois M^{me} de Lagrange a été rappelée est impossible,

chaque morceau lui valait une ovation nouvelle; Calzolari a été aussi rappelé, Gnone a été récompensé par de multiples salves d'applaudissements, il est irréprochable dans le rôle difficile du père. C'était enfin une lutte de talent entre tous les artistes, M^{lle} Sannazaro, Rossi, Gaspani, ont mérité et reçu de vifs et justes applaudissements; le duo de Gnone et Gaspani a été dit avec un ensemble, un brio, une verve qui a soulevé dans la salle entière un tonnerre d'applaudissements.

Le duo de M^{me} de Lagrange et de Calzolari a été bissé, applaudi avec transport et suivi d'un rappel

immédiat.

La célèbre mazurka a été également bissée, et malgré la fatigue que doit lui faire éprouver un morceau hérissé d'autant de difficultés, M^{me} de Lagrange s'est rendue avec empressement aux desirs du public; aussitôt une avalanche de fleurs est tombée sur la scène. Il a fallu un homme de bonne volonté pour enlever ce que M^{me} de Lagrange avait été obligée de laisser. D'immenses couronnes, aux initiales de la célèbre cantatrice, des palmes, des bouquets de toutes les dimensions arrivaient de tous les points de la

FEUILLETON.

LE MYOSOTIS.

En 1809, il y avait au 12^e régiment de ligne, alors en garnison à Strasbourg, un sergent du nom de Pierre Pitois, qui était de cette portion demi-sauvage, demi-civilisée de la Bourgogne, connue sous le nom de Morvan, et que ses camarades n'appelaient que Pierre *Avale-tout-cru*. C'était un brave dans toute l'acceptation du mot, et, comme on disait au régiment, un dur à cuire. Toujours le premier et le dernier au feu, il passait pour n'aimer que deux choses au monde : l'odeur de la poudre et le sifflement des balles. Ceux qui l'avaient vu sur le champ de bataille,

alors que l'œil ardent, la moustache hérissée, les narines ouvertes, il se précipitait au plus épais de la mêlée, avaient coutume de dire que le carnage était le bal de Pierre *Avale-tout-cru*.

Or, un beau jour, notre ami Pierre s'avisa d'adresser à son colonel une lettre par laquelle il demandait un congé pour aller soigner sa vieille mère, qui était dangereusement malade; il ajoutait que son père, âgé de soixante-dix-huit ans et paralytique, ne pouvait donner aucun soin à sa pauvre femme; il promettait de revenir aussitôt que la santé de sa mère serait rétablie.

Le colonel fit répondre à Pierre Pitois que d'un moment à l'autre le régiment pouvait recevoir l'ordre d'entrer en campagne, et qu'il n'y avait à espérer ni congé ni permission.

Pitois ne réclama pas.

Quinze jours s'écoulèrent; une seconde lettre parvint au colonel.

Pierre annonçait au colonel que sa mère était morte avec le chagrin de n'avoir pas vu son fils auprès d'elle; elle aurait voulu, en bonne et tendre mère, lui donner une dernière bénédiction. Pierre sollicitait cette fois encore un congé d'un mois; il disait ne pouvoir faire connaître le motif qui l'engageait à demander ce congé : c'était un secret de famille... Il suppliait instamment le colonel de ne pas lui refuser cette grâce.

La seconde lettre de Pierre n'eut pas plus de succès que la première; seulement le capitaine du pauvre soldat lui dit :

— Pierre, le colonel a reçu ton épître; il est

salle. L'émotion de M^{me} de Lagrange était aussi vive que le plaisir du public. Tout le monde applaudissait; l'orchestre lui-même, d'ordinaire impassible, a partagé l'enthousiasme général.

La Compagnie italienne laissera à Lyon un souvenir des plus flatteurs; l'impression qu'elle a produite a été profonde, et l'on a maintenant la conviction que le Théâtre italien peut, sans crainte, venir chaque année s'établir trois mois à Lyon. Sophia Vera, Bertramelli, Calzolari, Rossi, Ferranti, Gnone, Gaspani, ont à force de talent popularisé le théâtre italien qui sera désormais non plus une simple distraction, un objet de mode, mais une indispensable nécessité.

Demain, *la Juive* nous rendra notre théâtre français et nous fera faire connaissance avec les principaux sujets du grand-opéra. Le fort ténor, la forte première chanteuse, la première basse, voilà trois artistes qui attaquent de front l'œuvre des grands maîtres, ceux-là ne pourront certes pas être accusés d'escamoter leurs débuts. Le ballet aura également un contingent considérable, et les rentrées et les débuts que facilitent la représentation de *la Juive*, assurent presque d'emblée la marche du répertoire.

Lundi dernier, M. Delestang recevait le témoignage flatteur de la reconnaissance qu'éprouvent ses artistes pour son administration aussi paternelle que juste et ferme.

Un banquet nombreux et splendide réunissait les artistes de nos deux théâtres dans *la villa* de Caillot, et ce banquet était offert par eux à M. Delestang, à l'occasion de sa fête. Les nouveaux artistes s'étaient réunis avec empressement aux anciens pensionnaires, et la gaieté la plus vive et la plus cordiale n'a pas cessé de régner à cette

fête. Dimanche soir, une sérénade a été donnée à M. Delestang. De semblables témoignages sont la preuve la plus convaincante de l'estime réciproque et de sentiments affectueux qui règnent entre le directeur et les artistes, et sont aussi honorables pour les uns que pour l'autre.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. Levassor tient le sceptre des Célestins. Il ne fallait rien moins que la gaieté, le talent et la verve de cet amusant artiste pour lutter contre les chaleurs de l'été.

Nous avons eu une pièce de circonstance, *le Camp de Sathonay*, par M. Varin, rafraîchie et appropriée à la localité par M. Lefebvre. Plusieurs représentations de cette composition ont été reçues avec plaisir; on aime assez les pièces militaires, et puis, il suffit de quelques mots applicables à la circonstance pour sauver un ouvrage. Il y a quelques bons couplets, quelques mots heureux, de l'entrain, de la danse dans *le Camp de Sathonay*, de MM. Varin et Lefebvre, et l'à-propos a réussi.

— Un critique, qui s'est beaucoup occupé jadis, à Lyon, des théâtres et des artistes, et qui, depuis quelques années écrit dans *la Gazette des Théâtres*, vient d'être nommé, par décret impérial, chevalier de la Légion-d'Honneur.

M. Florimond Levot, employé dans l'administration des Monnaies, appartient depuis longtemps à la presse dramatique, et nous sommes heureux de pouvoir ajouter à la publicité d'une distinction aussi précieuse, qui récompense tout autant le critique que l'employé. M. Florimond Levot compte à Lyon de nombreux amis, qui tous ont applaudi à l'honorable distinction dont

il vient d'être l'objet.

— *Le Nouveau Journal des Théâtres*, dont M. Théophile Deschamps est rédacteur en chef, vient de modifier son titre; il paraît maintenant sous le nom de *Moniteur Dramatique, journal des Théâtres*, rien n'est d'ailleurs changé dans le mode de publication, ni dans la rédaction, ce n'est qu'un titre de plus. On sait que *le Théâtre* lui avait intenté un procès, et que les tribunaux ont cru devoir imposer au *Nouveau Journal des Théâtres* une modification dans le titre, à laquelle il vient de se soumettre.

M. Deschamps, le spirituel critique qui a gagné depuis long-temps ses éperons dans la presse, reste toujours à la tête de la rédaction.

H. AUGIER.

CONCERT DE M^{lle} MARIE DUCREST.

Le concert de M^{lle} Marie Ducrest a été une délicieuse soirée pour les nombreux amateurs qui avaient répondu à l'appel de l'aimable bénéficiaire.

Société nombreuse, élégante, toilettes recherchées, rien ne manquait à cette brillante réunion, et M^{lle} Ducrest a eu la douce satisfaction de pouvoir se convaincre des nombreuses et vives sympathies qui lui sont acquises.

Le programme a été une vérité; il a été ponctuellement suivi, et le public a prouvé par ses bravos réitérés, par ses applaudissements incessants, tout le plaisir qu'il ressentait.

Inutile de dire que Sophia Vera, que M^{me} de Lagrange, que M^{lle} Marie Ducrest, ont été applaudies avec transport; qu'il en a été de même

fâché de la mort de ta vieille mère, mais il ne peut te donner la permission que tu sollicites, car demain le régiment quitte Strasbourg.

— Ah! le régiment quitte Strasbourg! et où va-t-il, s'il vous plaît?

— En Autriche. Nous allons visiter Vienne, mon brave Pitois; nous allons nous battre avec les Autrichiens... Ça te fait plaisir, n'est-ce pas? C'est là que tu t'en donneras, mon brave!

Pierre Pitois ne répondit rien; il semblait plongé dans de profondes réflexions. Le capitaine le prit par la main, et, la lui serrant avec vigueur :

— Ah! ça, dis donc... est-ce que tu es sourd aujourd'hui? Je t'annonce qu'avant huit jours tu auras le bonheur de te battre avec les Autri-

chiens, et tu ne me remercies pas de la bonne nouvelle? et tu n'as pas seulement l'air de m'entendre?

— Si fait, mon capitaine, je vous ai parfaitement entendu, et je vous remercie beaucoup de votre nouvelle; je la trouve excellente.

— A la bonne heure.

— Si bien donc, mon capitaine, qu'il n'y a pas moyen d'obtenir cette permission.

— Mais, es-tu fou? Une permission?... la veille d'une entrée en campagne!

— Je n'y songeais pas... Nous sommes à la veille d'une entrée en campagne... Dans ces moments-là on ne donne pas de permission.

— On n'en demande même pas!

— C'est juste!.. on n'en demande même pas;

on aurait l'air d'un lâche... Aussi, celle que je voulais, je ne la demande plus; je m'en passerai.

— Et tu feras bien.

Le lendemain le 12^e de ligne entra en Allemagne.

Le lendemain Pierre Pitois, dit *Avale-Tout*, désertait.

Trois mois après, pendant que le 12^e de ligne, après avoir recueilli dans les champs de Wagram une ample moisson de gloire, faisait dans Strasbourg une entrée triomphale, Pierre Pitois était ignominieusement ramené à son corps par la gendarmerie.

ED. MORIN.

(La suite au prochain numéro.)

pour Ferranti, Gnone et tous ceux qui ont concouru à l'exécution de ce délicieux concert. M^{me} de Lagrange a excité l'enthousiasme général et des applaudissements frénétiques. M^{lle} Ducrest et les Lyonnais conserveront un souvenir inaltérable de cette soirée remarquable: M^{lle} Ducrest, pour l'empressement avec lequel on a répondu à son appel, le succès flatteur qu'elle a obtenu; et les Lyonnais, pour le plaisir qu'ils ont éprouvé.

H. AUGIER.

Prospectus

DE

LA TROUPE DU GRAND-THÉÂTRE,

Pour l'Année 1853 - 1854.

DIRECTION DE M. MÉDÉRIC DELESTANG.

Grand - Opéra, Opéra - Comique et Traductions.

MM. WICART, premier Ténor.

BARBOT, premier Ténor léger.

FROMANT, second Ténor, des premiers.

LUCIEN, Ténor en tous genres.

VINCENT (JULES), Baryton.

BELVAL, première Basse, Noble.

DUBOSC, première Basse, forte deuxième.

UCERF, deuxième et troisième Basse.

GUSTAVE, Ténor comique.

BOUSQUET, grands Coryphées.

REYBAUD, Coryphée ténor.

LABORDE, *idem*.

MAURE, *idem*.

PEILLON, Coryphée basse.

JOUARD, *idem*.

M^{mes} BARBOT, première Chanteuse légère.

KOSKA, forte première Chanteuse.

BERTON, seconde prem. Chanteuse légère.

HILAIRE, première Dugazon.

LUCIEN, seconde Chanteuse.

DESIGNES, Duègnes.

BLANCHE, seconde Dugazon.

Chœurs : 20 hommes et 16 dames.

BALLET.

MM. JUSTAMANT, premier Maître de Ballet.

PASCAL, deuxième Maître.

ANIEL, Professeur de l'école des enfants.

CHARLES TELL, premier Danseur noble.

JUSTAMANT, Prem. Danseur de genre et caract.

BATISTIN, second Danseur.

BERTOTO, *idem*.

CLAIR BÉNIÉ, premier Danseur comique.

DUMONT, Comique et Coryphée.

DELYS jeune, *idem*.

TONY, Rôle mime.

PASCAL, *idem*.

M^{mes} F. DELÉCHAUX, première Danseuse.

DULEAU, Première Danseuse demi-caract.

ANITA, deuxième Danseuse.

HORTENSE, troisième Danseuse.

MARIQUITA, *idem*.

CAMILLE STORAGE, *idem*.

ANTONIA, Coryphée.

BAZIRE, Rôles mimes.

20 Danseuses; 12 Danseurs.

Variétés.

TALMA.

(Suite.)

Ce qui est vrai, c'est que la faveur de Napoléon survécut, lorsqu'il devint empereur, aux relations familières qui avaient précédemment existé entre lui et Talma. Ce fut le monarque qui exigea du comédien la continuation de ses visites. Une fois au moins par semaine Talma se rendait aux Tuileries; il choisissait l'heure du déjeuner de l'empereur. Le lendemain d'un jour où Talma avait joué le rôle d'Assuérus (4 juillet 1806), Napoléon, comme d'habitude, lui fit des observations sur son jeu, sur la pièce, sur Racine, et sur la maison de Saint-Cyr. « Chaque fois qu'une religion se mêle aux affaires humaines, dit-il, c'est presque toujours par l'intermédiaire d'une femme. » Puis il ajouta, comme se parlant à lui-même: « Cela s'explique, il est de l'intérêt des prêtres et des femmes de se liguier autour du trône pour le dominer. Cette Esther est la Maintenon de ce temps-là. Elle fait signer une espèce d'édit de Nantes, comme celle de Versailles le fit révoquer; l'une protégea les Juifs, l'autre persécuta les réformés. Et cependant les courtisans de Saint-Cyr louaient dans Esther M^{me} de Maintenon! C'est qu'ils ne voyaient dans tout cela ni juifs ni protestants, mais deux femmes qui, par leur empire sur l'esprit et le cœur d'un monarque, disposaient du sort des peuples.... Quelle singularité que cette nation juive!... Tous les grands princes ont associé leur nom à son histoire. » Et après quelques instants de silence, pendant lesquels il était resté pensif, l'Empereur, se tournant vers le ministre de l'intérieur, alors M. de Champagny, qui était entré pendant l'entretien: « On pourrait peut-

être, dit-il, faire quelque chose des Juifs. » Quinze jours plus tard, le 26 juillet, paraissait un décret qui convoquait à Paris la réunion des notables israélites; on avait le grand sanhédrin.

Après avoir rompu son premier mariage par un divorce (6 février 1801), Talma épousa, le 16 juin 1802, Charlotte Vanhove, artiste distinguée du Théâtre-Français.

En septembre 1808, ils partirent tous deux pour Erfurth, où Napoléon devait rencontrer le czar et plusieurs autres souverains. Son intention était de faire jouer à Talma ses rôles favoris: « Je vous donnerai là, lui avait-il dit, un beau parterre de rois. » Ce fut Napoléon lui-même qui indiqua, parmi les tragédies à mettre à la scène, *la Mort de César*. L'étonnement de Talma fut grand, mais ses observations sur la convenance de représenter un tel ouvrage devant tant de majestés n'ébranlèrent en rien la volonté de l'empereur. On joua la pièce; mais, sauf Napoléon, qui à ce moment croyait sa puissance à l'abri des allusions, et qui parut s'amuser beaucoup de la surprise, de l'embarras de tous ces maîtres du monde, cette bizarrerie ne fut du goût ni des acteurs, ni des spectateurs. Pas un n'osait regarder son voisin, dans la crainte de paraître faire une application. « Jamais, disait Talma, représentation ne fut plus extraordinaire; les acteurs eux-mêmes étaient gênés sur la scène; nos gestes étaient rétrécis, nous n'osions nous abandonner à aucun mouvement. M^{me} Talma, qui était au nombre des spectateurs, partageant notre inquiétude, se trouva mal à la fin du spectacle. »

De retour à Paris, et se livrant avec une nouvelle ardeur à des études dont nous parlerons plus loin, Talma voyait son nom grandir chaque jour dans la faveur publique. Jamais artiste, on peut le dire, n'a joui durant toute sa carrière d'un succès plus constant, n'a plus complètement réuni le suffrages enthousiastes de ses confrères, des gens de lettres, de la critique, des hommes du monde et du peuple. Aussi combien cet accord universel sur son talent ne devait-il pas lui rendre sensibles les attaques dont Geoffroy le poursuivait dans *le Journal de l'Empire*! Jeune encore, Talma avait fréquenté les classes du collège Mazarin. Là, il avait pu connaître le célèbre professeur de rhétorique sous la redoutable férule duquel il se trouvait ainsi placé. Sans égard pour ces souvenirs, qui du reste n'inspiraient à Geoffroy aucune clémence, perdant tout sentiment de modération à la lecture d'un article dans lequel il trouvait que le droit

MÉLANGES.

de la critique était poussé contre lui au-delà de toutes les bornes, il se fit un soir (9 décembre 1812) ouvrir la loge où le prince de la critique assistait tranquillement au spectacle, et se porta sur lui à des violences que ne pouvait justifier une injustice même outrée. Cette incartade fit grand bruit. Talma, plus tard, se l'est beaucoup reprochée; elle aurait pu lui faire perdre la bienveillance du public, si elle n'avait été presque excusée à l'avance par suite du peu de sympathie qu'inspirait le sévère Geoffroy, et par le retentissement des amères censures dont le critique accablait le comédien. Geoffroy se vengea dans son journal par un bon article, moitié plaisant, moitié sérieux. Il déclara que pour l'avenir il abandonnait le tragédien aux flatteurs, et, que ne pouvant plus, par honneur, dire ni bien ni mal de son talent, il garderait sur son compte le plus profond silence. Cet engagement, il faut le dire, ne fut qu'imparfaitement tenu.

Profondément reconnaissant pour les bontés de l'Empereur, dont les libéralités avaient plus d'une fois mis de l'ordre dans ses affaires, Talma lui écrivit à Fontainebleau, lors de son abdication, une lettre qui toucha le cœur de Napoléon, au moment où tout l'abandonnait, les hommes et la fortune : « Votre lettre ne m'étonna point, mon pauvre Talma, lui dit-il à une de ses réceptions pendant les Cent Jours; vous étiez malheureux en me l'écrivant, mais le sort a de beaux retours; je vous apporte la réponse moi-même. Je sais, continua-t-il, que Louis XVIII vous a bien reçu. Vous devez être flatté de son suffrage; c'est un homme d'esprit, qui doit s'y connaître; il a vu Lekain. »

Si, dans sa jeunesse, Talma avait montré trop de vivacité, un esprit inquiet, on doit reconnaître que le reste de sa vie fut un démenti donné à ses premières années. Rien de plus doux, de plus sociable que son caractère. Il apportait dans la société une grande aménité de mœurs, une rare distinction de manières; en descendant du théâtre il en dépouillait les habitudes; jamais artiste ne *posa* moins. Il était généreux, compatissant, un peu faible, un peu jouet de ses minuties, craintif sur le prestige qui l'entourait, d'humeur facilement rieuse, adorateur passionné de la nature, et mettant son bonheur, appliquant toute sa fortune à l'embellissement de la maison de campagne qu'il possédait à Brunoy.

P. REGNIER.

(de la Comédie-Française.)

(La suite au prochain numéro.)

PARIS. — Le public montre depuis quelque temps une vive curiosité à l'endroit des *hommes-mouches*, et ce caprice menace de devenir endémique. Il n'est aujourd'hui d'*Arènes*, d'*Hippodrome*, de *Cirque* qui n'ait son artiste pratiquant cette spécialité. Marcher au plafond est, en ce moment, pour tout clown sans emploi, la recette la plus expéditive de faire son chemin. Mais c'est au Cirque surtout que doivent se rendre les amateurs de ce périlleux exercice. Ils y verront Laristi exécuter cette promenade à l'envers, sans ligatures ni crochets. N'allez pas croire toutefois que ce système de locomotion soit bien commode. Je doute même qu'il devienne jamais d'une application usuelle.

— Achard et M^{lle} Désirée donnent en ce moment à Saint-Etienne des représentations qui sont très suivies.

— Le *Moniteur* publie une circulaire de M. le ministre de l'Instruction publique, au sujet de l'étude de la musique religieuse, et dont voici les principales dispositions :

M. le ministre attribue à l'absence d'écoles spéciales, la décadence où serait tombée la musique religieuse, qui aurait perdu le caractère sacré que lui assignaient ses antiques traditions.

M. le ministre réclame, en conséquence, le concours et le bienveillant intérêt des autorités religieuses, en faveur de l'Institution fondée à Paris, par M. Niedermeyer, institution où seront préparés, par l'étude du chant, du contre-point, de la fugue et des chefs-d'œuvre des grands maîtres des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, tous les artistes destinés à composer les maîtrises et les chapelles de nos cathédrales, depuis le simple enfant de chœur jusqu'au compositeur.

M. le ministre termine en manifestant l'espoir que cette Ecole contribuera puissamment à l'amélioration et au développement de la musique religieuse. C'est dans cette pensée que M. le ministre d'Etat a accordé à l'établissement une subvention de 3,000 francs sur le crédit des beaux-arts, et que M. le ministre de l'Instruction publique a promis une allocation annuelle de 18,000 francs sur les fonds du budget des cultes. Cette dernière somme sera convertie en trente-six demi-bourses de 300 francs chacune, qui seront réservées aux jeunes gens heureusement doués et sur lesquels l'épiscopat jugerait à propos d'attirer l'attention du ministre.

— On apprend, d'après les dernières nouvelles de la Californie (15 juillet), que la célèbre Lola Montès y donnait des représentations sur le théâtre de Sacramento. Une de ces représentations a soulevé un incident dont l'*Echo du Pacifique* rend compte en ces termes :

« A sa seconde représentation à Sacramento, M^{me} Lola Montès, irritée de quelques éclats de rire partis d'un des bancs de l'orchestre, avait brusquement quitté la scène. Elle vint le lendemain offrir des explications qui furent acceptées du public et suivies d'applaudissements. Le journal le *Californian*, en rendant compte de cette dernière soirée, a dit que les bravos provenaient de personnes admises avec des billets de faveur; M^{me} Lola Montès s'est regardée comme grossièrement insultée, et a adressé à l'éditeur la lettre suivante, que nous trouvons dans l'*Alta-California* :

» A l'éditeur responsable du Daily Californian :

» Sacramento, 8 juillet 1853.

» Monsieur,

» L'article extraordinaire me concernant, qui a paru dans votre journal de ce matin, demande une réponse extraordinaire. Je me sers du mot *extraordinaire*, parce que je suis étonnée qu'un éditeur responsable puisse mentir d'une façon aussi impudente et manque autant que vous de galanterie et de courtoisie. Je suis femme, mais je ne réclame pas les droits d'une femme, et en même temps je puis prendre le droit d'infliger moi-même un châtement à tous les fats (*jackanapes*).

» Après une aussi grossière insulte, vous devez mettre des jupons. J'en ai apporté quelques-uns avec moi, que je vous prêterai pour l'occasion... Il faut que nous nous battions tous les deux. Je vous laisse le choix des armes, parce que je suis très magnanime. Vous pouvez choisir entre des pistolets de duel ou deux pilules. L'une sera empoisonnée et les chances seront ainsi égales. Je vous prie de faire arranger cette affaire par vos témoins le plus tôt possible, car mon temps est aussi précieux que le vôtre.

» MARIA DE LANSFELDT HULL,

» LOLA MONTÈS.

— On lit dans le *Standard* du 22 août :

« La fameuse Lola Montès (mistress Heald) vient de prendre un nouveau mari : c'est M. Hull, gagnère propriétaire du journal le *San Francisco wigh*. Le mariage a été célébré par un prêtre catholique. »

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.